

Mettre une croix provisoire sur un Haut Karabagh arménien

Près de trente ans après l'annexion par les Arméniens des provinces du Nagorny Karabagh, l'Azerbaïdjan vient de démontrer que c'était le temps nécessaire pour nourrir la vengeance. Et il n'a pas laissé passer ce temps en se tournant les pouces. Fort de sa rente pétrolière, Bakou a multiplié par sept son budget militaire et a attendu que l'alignement des planètes tourne en sa faveur. L'Azerbaïdjan était prêt, Erdogan continuait sa croisade tous azimuts de panturquisme et disposait de mercenaires déployés en Irak pour 1 500 euros par mois ; un état-major militaire à sa botte après le vrai-faux coup d'Etat de juillet 2016 et enfin un Nétanyahou voyant l'opportunité de montrer les muscles et l'excellence de ses drones, de ses bombes à sous munition et au phosphore, prohibées par les lois internationales à l'Iran honni, tout en renvoyant l'ascenseur au pays qui lui fournit 40% de son pétrole. Le tout sous l'œil intéressé d'un Poutine qui attendait son heure pour déstabiliser Nikol Pachinian, l'homme qui, à Erevan, a réussi en mai 2018 une « révolution de velours » pacifique bien peu goûtée par un maître du Kremlin détestant les révolutions de couleur et veillant sur ses réseaux qui ont mis en coupe réglée l'économie de l'Arménie au profit des affairistes russes. Quarante jours de guerre qui ont réveillé l'odeur du sang arménien chez des musulmans fanatisés par les souvenirs des pogroms de Soumgaït, Bakou, Kirovabad sans parler des massacres dans les villages et le goût amer de l'exil. Ce même sentiment de haine a jeté des milliers d'Arméniens dans la rue pour dénoncer la « trahison » de Pachinian, lui reprochant ses harangues de victoire pour mobiliser les troupes du front. Il n'avait pas le choix et les amis de Poutine, oligarques, mafieux et politiciens corrompus, la plupart issus du Karabagh, ont payé des hommes pour qu'ils aillent manifester. Voilà le décor : deux peuples voisins, deux ennemis irréductibles qui ne permettent pas de voir d'issue à l'échelle d'une génération. On peut désespérer de la situation mais néanmoins rester lucide. Désormais et pour longtemps, hélas, un bon Arménien vivant au Karabagh est un Arménien mort. Et c'est démagogie que de laisser croire que ce territoire puisse retrouver une pax armenica dans des frontières sûres. La haine viscérale, teintée de religion monothéiste est encore plus forte que les drones et les bombes. Le courage légendaire des combattants à mains nues ne peut rien contre eux. En fuyant, les Arméniens ont brûlé leurs maisons comme l'avaient fait les Azéris trente ans auparavant.

A Erevan comme à Bakou un couple mixte est victime de harcèlement, de brimades et de discriminations au quotidien au point que certains sont

contraints à demander l'asile à la France ou ailleurs. Reste que la situation serait désespérée n'était l'existence de l'Arménie, refuge des exilés du Karabagh. Les pétitionnaires, les maires et les élus qui caressent leur électorat d'origine arménienne dans le sens du poil en laissant miroiter une possible reconnaissance de la république perdue témoignent d'une piètre connaissance de la situation réelle sur le terrain. La seule position réaliste consiste à sauver l'Arménie pas encore entièrement reconstruite après le tremblement de terre aux 70 000 victimes en 1988, aux paysages rouillés par les friches abandonnées du colonisateur russe. Pour secourir les vivants il convient désormais d'investir, sous toutes les formes possibles de coopération, une aide massive à l'Arménie, en une sorte de Plan Marshall mondial car elle accueille ses enfants réfugiés et a besoin d'infrastructures lourdes en logements, en hôpitaux, en écoles, en routes... C'est le meilleur, et pour l'heure, le seul moyen d'aider la démocratie et la population dans un Caucase resté majoritairement totalitaire.

Dans cinq ans les soldats russes devraient quitter les montagnes, les Turcs et les Azéris voudront les remplacer ce qui accélérerait la destruction des sublimes monastères, des chapelles et des milliers de khatchkars, ces croix de pierre ciselées qui sont la marque de fabrique de l'arménité séculaire. Plutôt que de réclamer une utopique reconnaissance du Karabagh, chose qui n'a été faite par aucun Etat en trente ans, il est dès à présent nécessaire d'en appeler aux casques bleus de l'ONU pour, sous l'égide de l'Unesco, sauvegarder ce qui reste encore debout du patrimoine architectural séculaire. L'espoir renaîtra alors car le temps long des cicatrices penche toujours du côté des vieilles civilisations. Sans remonter à Gengis Khan, le Karabagh s'est remis des invasions tatares, azéries, turques, kurdes et russes. Il offrira à nouveau au monde sa foi, son courage et son goût de la liberté. Et les historiens pourront enfin mettre à plat la cartographie diabolique de Staline et du soviétisme qui sont encore à l'origine des malheurs des petits peuples du Caucase.

Jean Kehayan
21 novembre 2020